

J. Cantier propose de partir « à la recherche du lecteur des années noires » (p. 139) et de décrire en détail ce que signifie vraiment *Lire sous l'Occupation*. Il faut bien distinguer cependant deux niveaux d'acceptation de cette expression, qui correspondent à deux approches différentes et quelque peu déséquilibrées. Il s'agit d'abord de décrire la lecture comme une activité confinée à un cercle restreint, élitaire, ce qui s'apparente *grosso modo* à une histoire relativement classique de la vie littéraire durant la période. L'auteur décrit ici comment les pratiques traditionnelles de cette « communauté des lecteurs professionnels » (p. 191) s'adapte au nouveau contexte ; il étudie ainsi les recompositions du monde de la critique, le paysage des revues, l'activité des académies et des jurys, ou encore les débats qui animent cette communauté spécifique.

À un second niveau, J. Cantier tente d'appréhender la lecture commune et quotidienne, partagée par tous les groupes sociaux, replacée dans le temps long d'une histoire de la culture de masse dont elle fut l'une des formes premières. C'est là peut-être le défi le plus important de l'ouvrage. « S'il est possible, interroge l'auteur, de reconstituer les usages des grands lecteurs, soucieux de laisser une trace de cette pratique volatile, qu'en est-il des lecteurs occasionnels ? » (p. 65). Les traces, ici, sont encore plus ténues. La centaine de témoignages mobilisés est surtout due à des membres des élites sociales et culturelles ; les enquêtes sur la lecture, parues dans la presse, n'offrent qu'une approche biaisée des pratiques de lecture, passées au filtre d'un regard élitaire, celui des éditeurs notamment.

La difficulté est plus grande encore à appréhender les « lectures à l'instant du danger » (p. 173), celles des prisonniers de guerre, des déportés, des clandestins. « L'expérience de la captivité en Allemagne est un continent dont l'histoire culturelle reste à préciser » (p. 173), explique J. Cantier, qui ajoute qu'il « reste sans doute à écrire une histoire culturelle de la Résistance » (p. 256). Quelques traces lui permettent cependant d'entrevoir la réalité de ces pratiques, au sein par exemple des camps français accueillant les républicains espagnols, ou grâce au témoignage de Daniel Cordier sur ses échanges littéraires avec Jean Moulin. Quant

aux camps de la mort, il y note la « présence ténue » du livre et de la lecture, le plus souvent sous la forme du « souvenir des lectures passées » (p. 183).

On touche là aux limites de l'ouvrage, mais, à la décharge de son auteur, elles sont celles de toute entreprise visant à retracer l'histoire de la lecture, même à l'époque contemporaine. De cette pratique, sous l'Occupation comme à d'autres périodes, on connaît bien, et surtout, celle d'une élite culturelle parisienne ; hors d'elle, plus on s'éloigne des grandes villes et des élites, moins le terrain sur lequel nous nous avançons est assuré. Les traces de lecture n'y sont pas inexistantes : registres d'emprunts des bibliothèques scolaires ou populaires, rapports de bibliothécaires municipaux, inventaires après décès indiquant la présence de livres dans les intérieurs, correspondances et Mémoires inédits issus des classes moyennes et populaires, etc.

Mais trouver ces traces nécessite un travail long et ingrat de collecte, qui ne doit du reste permettre que d'amasser des éléments épars, insuffisants peut-être à atteindre un seuil critique garantissant une représentativité suffisante. À l'échelle d'un homme ou d'une femme et dans le cadre (temporel et matériel) forcément restreint d'un ouvrage, un tel défi méthodologique peut sembler impossible à relever. Gageons toutefois que les possibilités offertes par les nouvelles configurations institutionnelles et techniques de la recherche, et dont se sont d'ailleurs déjà emparées certaines équipes, permettront d'envisager avec plus d'optimisme ce genre d'enquêtes à l'avenir.

JEAN-CHARLES GESLOT

jean-charles.geslot@uvssq.fr

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.135

Zrinka Stahuljak

Les fixeurs au Moyen Âge.

Histoire et littérature connectées

Paris, Éd. du Seuil, 2020, 200 p.

Le livre est engagé. Comment ne le serait-il pas, quand on connaît le parcours tourmenté voire traumatique de l'historienne ? Aujourd'hui professeure de littérature médiévale à UCLA, la guerre en Croatie interrompit dans sa jeunesse

ses études à l'université de Zagreb. L'ouvrage s'ouvre sur ces lignes : « J'ai été interprète de guerre sur les lignes de front pendant les guerres en ex-Yougoslavie dans les années 1990 [...] cette expérience personnelle [...] a formé mon rapport au monde, à la vie et à l'expression affective. Elle a aussi été déterminante pour mon parcours intellectuel ».

De quoi ce travail traite-il ? Le terme « fixeur », qui date des années 1990, est d'abord utilisé au cours de la guerre en Afghanistan, en Irak puis en Syrie pour désigner des hommes qui rendent des services multiples aux journalistes et aux armées étrangères : à la fois interprètes, informateurs, guides, médiateurs, chauffeurs, ce sont des intermédiaires, des arrangeurs dotés de multiples savoirs techniques. En 2017, *Fixeur*, du réalisateur roumain Adrian Sitaru, avait sensibilisé le public à l'agentivité de ces passeurs, hommes de l'ombre, en zones de tensions. Zrinka Stahuljak se propose, en assumant l'anachronisme, de relire les sources médiévales à la lumière de cette réalité, invisibilisée, des hommes médiateurs. Elle épiluche ainsi récits de voyage, de missionnaires, de croisades et de pèlerinage pour retrouver ces hommes qui, souvent, dénouent les situations les plus périlleuses.

L'ouvrage, qui comporte cinq chapitres, commence par dresser un état des lieux définitionnel et problématique (« Les fixeurs, un don contraignant ») avant de reprendre, au cours des quatre chapitres suivants, les quatre conférences que l'autrice, invitée par Patrick Boucheron, a données en juin 2018 au Collège de France : « Fixeurs, passeurs, lieux de passage : corps, textes et réseaux » ; « Stratégies et éthique (1) : fidélité » ; « Éthique (2) et économie : don, courtoisie, pouvoir » ; et « Le gouvernement des fixeurs : les Pays-Bas bourguignons ». C'est dire que le questionnement reste celui de l'éthique des fixeurs : comment construire une éthique de la position d'intermédiaire ? Pour cela, il faut penser les fixeurs non seulement comme des traducteurs linguistiques, mais aussi comme de vrais passeurs dont la capacité d'agir se déploie très largement. L'enjeu est d'autant plus brûlant que l'actualité rappelle son vide juridique criant au niveau international : si les traducteurs sont protégés, les fixeurs ne le sont pas. Ce n'est pas tant que les États refusent de penser le statut

d'intermédiaire ; pis, ils l'invisibilisent. Le livre plaide ainsi pour une reconnaissance étatique, juridique et éthique de ceux qui œuvrent aux points de passage. Il milite pour le déploiement d'une plus grande visibilité des fixeurs, que certains États essaient de contourner. « L'agentivité des fixeurs et le vide juridique qui l'entoure appellent à l'articulation d'une éthique des intermédiaires que ce livre pose comme la condition de la gouvernementalité » (p. 28). En dissertant sur « les fixeurs, ces individus par excellence connectés et connecteurs » (p. 31), l'ouvrage de Z. Stahuljak propose une nouvelle approche d'un monde connecté.

La démarche se devait d'être donc en vis-à-vis, entre Moyen Âge et contemporanéité, l'autrice multipliant les va-et-vient. Les « arrangeurs » sont omniprésents au Moyen Âge, dans les situations de médiation et d'échange : jongleur, prêtre, écuyer, scribe, courtier, entre-metteur, ils sont ces « hommes à tout faire ». Divers mots médiévaux les désignent : *dru-chemanni*, *truchemanni*, *interpretes*, parfois *latinier*, *turcimanno*. En 1483, Felix Fabri fournit une définition disant qu'ils sont « les drog-mans, c'est-à-dire les protecteurs, les guides, les gardiens des pèlerins chrétiens (*dicuntur Trutschelmanni, i.e. defensores et ductores, sive provisores Christianorum peregrinorum*) ». Ils sont notamment incarnés par Marco Polo, « le fixeur par excellence » (p. 66), la figure de Léon l'Africain ou encore celle de la Malinche. Raimond Lulle est à lui-même son propre fixeur : il raconte, dans la *Vita coateanea* (1311), sa propre expérience de la conversion, lui qui, de courtisan, devient serviteur du Christ missionné pour convertir les Sarrasins. Il souhaite que « les hommes robustes et lettrés, désirent souffrir la mort pour le Christ, apprennent et comprennent les diverses langues des infidèles, pour pouvoir ensuite aller prêcher l'Évangile par tout le monde ». Il choisit de traduire lui-même son *Ars magna* en arabe pour convertir les non-chrétiens et change d'ordre au péril de son salut éternel, préférant la vie du plus grand nombre à la sienne propre. Les récits de voyageurs en Terre sainte disent à leur manière cette nouvelle économie du don, dans laquelle « donner, ce n'est pas partager en endettant, c'est partager en s'endettant, en devenant redevable » : on donne pour survivre et se sauver. L'étude du

cas bourguignon nécessite un chapitre entier. Là, les fixeurs de l'histoire se trouvent être les écrivains, les livres et les bibliothèques. Les ducs de Bourgogne ont des bibliothèques qui sont déjà des empires, un empire des livres, un empire par les livres – la bibliothèque comme lieu de passage à l'empire. Dans l'État bourguignon, les agents sont les fixeurs de la culture tant il est vrai que la «culturalité est la gouvernamentalité» (p. 149).

On l'aura compris, le livre de Z. Stahuljak est original, provocant, complexe, engagé, roboratif. À lui seul, il s'offre comme le manifeste programmatique d'une vision de l'histoire et du métier d'historien, celle que prône P. Boucheron, son éditeur, depuis longtemps : faire du métier d'historien et d'historienne dans le monde un engagement politique. L'historien doit être acteur du débat public. Médiévistes et universitaires doivent s'engager pour que leurs archives reflètent les préoccupations du monde dans lequel ils vivent. Louable et édifiant programme, à condition que la stricte réflexion scientifique sur les archives et sources historiques, envisagée pour elle-même, n'en soit jamais sacrifiée.

BÉNÉDICTE SÈRE

benedicte.sere@icloud.com

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.136

Joël Chandelier et Aurélien Robert

Frontières des savoirs en Italie à l'époque des premières universités (XIII^e-XV^e siècle)

Rome, École française de Rome, 2015, 568 p.

La question des délimitations des savoirs spécifiques est récurrente dans l'historiographie, où la crainte de l'anachronisme a pu servir à légitimer un certain relativisme. Comme l'expliquent Joël Chandelier et Aurélien Robert, l'historien est pris entre deux écueils : l'«archéologie» d'une discipline (qui risque d'exclure ce qui sort du cadre rétrospectif) et la dilution dans une approche globale des savoirs (qui ferait perdre toute pertinence aux disciplines – un risque mortel pour l'histoire des sciences). Rejetant l'externalisme sommaire qui voudrait expliquer ces délimitations par des enjeux extérieurs au contenu même des savoirs, ils optent pour une approche pragmatique qui parcourt, selon

le degré de pertinence de l'objet, un champ étiologique large incluant la «pratique des savoirs» (expression usée, mais qui a un sens dans ce volume) dans une histoire attentive aux contenus.

Ce recueil se concentre sur l'Italie des trois derniers siècles du Moyen Âge, puisque cet espace, en plus de constituer le berceau de l'humanisme, bénéficie d'un triple privilège : la densité de son milieu universitaire, l'éclat des cours princières, et le dynamisme des cités. Trois disciplines structurent l'ouvrage : la rhétorique, le droit et la médecine. C'est en partant de l'étude de ces disciplines que les contributeurs mettent en évidence les frontières et les incursions plus ou moins profondes dans d'autres disciplines.

La rhétorique, *lato sensu*, croise ainsi le droit dans la contribution d'Arnaud Fossier, qui montre les relations étroites qui se nouent entre les «pratiques du droit» et celles du *dictamen*, comme l'atteste l'exemple de Thomas de Capoue (v. 1185-1239), auteur à la fois d'une *ars dictandi*, destinée à enseigner aux professionnels de l'écrit le «style curial», et d'un «formulaire», recueil de «patrons d'actes ou de lettres dépersonnalisées» (p. 86). L'exemple permet de nuancer la barrière séparant les actes écrits des simples lettres. Néanmoins, c'est non seulement vers le droit (selon un héritage cicéronien), mais aussi vers l'exégèse et la théologie que s'ouvre l'*ars dictaminis*, étudié longuement par Benoît Grévin. Cet art de composer en «latin orné» acquiert une prétention à des compétences exégétiques et théologiques à travers le développement de la technique de la *transumptio* (l'élaboration de métaphores). La *transumptio* débouche sur le dessein «quasi-prophétique» (p. 35) de révéler les liens de la *machina mundialis*. Il s'agit d'une véritable «idéologie» consistant à ériger la domination de l'*ars dictaminis* sur toutes les disciplines – idéologie qui culminerait à la cour sicilienne dans les années 1230-1260.

C'est à une autre frontière intellectuelle que s'attache l'étude de Clémence Revest, celle jadis supposée infranchissable entre l'humanisme et le monde universitaire au *Quattrocento*. Elle met ainsi en évidence le rôle important joué par discours cérémoniel (à Padoue) dans l'introduction d'une nouvelle conception des savoirs orientée selon les *studia humanitatis*, qu'il s'agisse de la